

— Non, ma chère, ce n'est pas celui dont papa nous parlait. Nous avons appris aujourd'hui, qu'il s'était embarqué à bord d'un vaisseau comme matelot. Celui-ci, c'est Charles, qui va prendre la soutane dans quelques jours.

— Tiens ! mais sais-tu que c'est un très joli garçon ? Vois donc quel air de distinction il y a dans toute sa personne. Sa sœur est aussi bien gentille.

— Oh ! oui, repliqua mademoiselle Wagnaër, ces jeunes Guérin étaient destinés à faire des hommes très brillants ; celui-ci surtout. C'est bien dommage, qu'il soit pour faire un prêtre !

IV.

TROIS HOMMES D'ÉTAT.

Quatre mois après les scènes que nous avons décrites dans les chapitres précédents ; par une froide soirée de janvier, dans une mansarde d'une assez pauvre maison du faubourg St. Jean à Québec, un jeune homme était assis près d'une table, où il paraissait lire, et méditer profondément sur sa lecture. Il y avait sur cette table deux livres ouverts l'un dans l'autre. Le plus grand et le plus gros, celui de dessous, c'était les *Loix Civiles* de Domat ; le plus petit, celui de dessus, c'était *Les Martyrs* de Châteaubriand. Il était évident que le jeune homme avait d'abord voulu étudier sérieusement, mais qu'ensuite il avait contraint l'*infolio* de Domat à donner l'hospitalité au petit volume des *Martyrs*, de manière que la poésie avait eu littéralement le dessus sur la jurisprudence.

L'ameublement de la petite chambre de l'étudiant (car à ce trait qui ne reconnaît un étudiant en droit de première année ?) était pauvre sans toutefois manquer d'être prétentieux. Un grand sabre avec un habit rouge militaire, et un shako étaient suspendus à un clou à la cloison. Deux grands dessins à la craie, richement encadrés, souvenirs de collège, étaient disposés de chaque côté de cette espèce de trophée. Des quatre pans de cette chambre deux étaient formés par un mur blanchi à la chaux, et les deux autres par une simple cloison de planches de sapins, qu'une propreté exquise faisait paraître luisantes et dorées, ainsi que le plancher, qui était nu, à l'exception de ce que recouvraient deux bouts de tapis, étalés avec orgueil l'un près du lit, l'autre près de la table d'étude. Une petite armoire d'un bois très vil, peinte en rouge, et dont on avait fait une bibliothèque à l'aide de quelques planches, était posée sur la table et couronnée par une statue d'Hercule, en plâtre, statue presque colossale, et dont l'acquisition avait dû épuiser pour plusieurs mois les subsides que le maître du logis recevait de ses parents. Des gravures et des lithographies, représentant soit des sujets religieux, soit des danseuses et des comtesses plus ou moins décolletées, étaient collées çà et là sur les cloisons et sur les deux pans de la petite armoire. Un petit crucifix doré, cadeau d'une mère pieuse, protestait au chevet du lit, contre l'espèce de transformation qui s'opérait dans les idées de l'étudiant. Le lit, placé dans un des angles de la chambre, la table d'étude avec la bibliothèque improvisée, placées dans l'angle opposé, trois mauvaises chaises en paille, un

grand coffre bleu, et un petit nécessaire, très antique dans sa forme et très peu solide *au fond*, formaient tout le ménage du jeune célibataire. Au dessus de la porte, il y avait une énorme tête d'orignal au bois large et développé, qui aurait fait honneur à un musée d'histoire naturelle, ou au salon de quelque *Nemrod* anglo-saxon de Québec ou de Montréal ; mais nous devons dire, que celui qui aurait attribué la mort du noble animal au possesseur de sa dépouille, aurait commis une criante injustice.

Tout, comme on le voit, dans cette petite chambre trahissait dans celui qui l'occupait une association d'idées étranges, une lutte intérieure de la religion contre la mondanité, un attachement capricieux pour des objets futiles, un grand dédain pour toutes les bonnes et utiles choses qui composent ce que l'on appelle le *comfort*.

Charles Guérin, car nos lecteurs n'ont pas manqué de deviner que c'était notre héros que nous leur présentions ainsi métamorphosé, Charles Guérin, avait en effet passé par une de ces crises inévitables, qui modifient les idées et le caractère d'un jeune homme, il avait éprouvé à la suite du départ de son frère une série d'émotions qui avaient rendu plus vague encore et plus inquiète son âme irrésolue quoiqu'ambitieuse.

Par les débris que l'on avait recueillis on avait découvert que le vaisseau qui avait sombré, près de la petite île, était le *Royal-George*, l'un des navires partis du port de Québec, le jour où Pierre Guérin avait dû s'embarquer. Il ne restait donc pas de doute à Charles sur le sort de son frère. Ce dernier événement avait été soigneusement caché à madame Guérin ; Louise et Charles se contentèrent de pleurer et de prier en secret, comme on les a vu faire au pied de la croix de la mission. (*) La pauvre mère ignorait et devait toujours ignorer le naufrage qui avait eu lieu tout près d'elle, et ses enfants étaient déjà reconnaissants envers leur frère de la sage précaution qu'il avait eu de prédire d'avance un silence obstiné, puisque cette seule circonstance pourrait leur aider à tromper plus longtemps le désespoir maternel. Une fièvre très forte retint madame Guérin pendant quatre jours au lit, et elle dut seulement à son énergie morale, à un traitement habile, et à la force de son tempérament de survivre au coup terrible qu'elle avait reçu.

Sa première pensée dans sa convalescence, pensée qu'elle ne pût s'empêcher d'exprimer malgré les sages conseils que Pierre lui avait donné dans sa lettre d'adieu, sa première pensée fut que le plus jeune de ses fils devait de toutes manières remplacer l'aîné ; il lui fut tout-à-fait impossible de dissimuler combien serait cruelle une seconde séparation après celle qui venait de se faire. Ce premier élan du cœur d'une mère, que la piété de la digne femme comprima bien vite, n'en causa pas moins dans les idées de Charles une réaction bien forte. Ce fut comme une lumière subite qui lui découvrit dans son propre caractère, dans ses projets, dans ses rêves même les plus purs et les plus saints, dans la nature de son enthousiasme religieux, bien des choses qui ne s'accordaient que très peu avec la règle sévère et les calmes vertus de l'état ecclésiastique ; il se dit à lui-même que les circonstances dans lesquelles il se trouvait, quoique pures affaires temporelles, entraient peut-être dans les vues de la providence, qu'elles étaient par elles-mêmes comme un avertissement céleste, qui le prémunissait contre une démarche inconsidérée ; enfin il en vint à douter plus que jamais de sa vocation. Dire les tourmens

(*) On appelle ainsi de pieux monumens qu'on élève dans nos paroisses en commémoration des missions et des retraites paroissiales.